



MODES

La place nous ayant manqué dans notre dernier Courrier de modes pour décrire quelques jolis costumes de plage, nous le ferons aujourd'hui, malgré la saison avancée.

Les chaleurs tardives ont fait paraître des costumes charmants et coquets, alors que la mode paraissait avoir dit son dernier mot pour cette saison.

Mousselines blanches, mousselines fleuries; celles-ci bleu pâle, celles-là rose tendre et toutes d'une fraîcheur de seize ans, ce qui n'empêche pas les femmes de trente de les porter.

Le costume en dentelle de laine crème nous a plu autant que le costume en mousseline. Voici celui que portait M^{me} Amy du T... à une soirée de *coquetterie* donnée par M^{me} *** dans son joli chalet de Villers. N'allez pas au moins entendre malice à cette dénomination. Dans ces soirées les fleurs naturelles foisonnent, les rafraichissements sont exquis et surtout les costumes y sont plus coquets que riches. C'est l'élite des intimes qui a donné le nom de *coquetterie* à ces réunions auxquelles beaucoup pourraient être appelées.



Costumes d'automne pour petits garçons

Le costume en dentelle de laine crème dont nous parlons se composait d'une jupe ronde en satin plissé, couverte d'une jupe de dentelle crème froncée

et d'un corsage décolleté en satin; sur celui-ci s'ouvrait largement un corsage montant en dentelle qui se croisait à la taille dans une ceinture en moire crème attachée derrière par de longues coques et des pans. Une ruche de dentelle à l'entournure et pas de manche.

Ce même costume en dentelle de laine noire était aussi fort joli.

Un autre en mousseline bleu très pâle semé de fleurettes roses est du plus joli pompadour.

La mousseline posée sur un dessous de taffetas se relève à gauche d'un groupe de plis qui laisse voir les entre-deux de tulle troutrou dans lesquels passent des comètes roses. Un corsage en mousseline lacé derrière, et devant un plastron fait de tulle troutrou et de comète. Un énorme bouillon en mousseline faisant manche courte.

On aime beaucoup la couleur maïs, qui d'ailleurs va fort bien.

Le costume suivant en foulard maïs à ramages corail nous a paru réussi.

Jupe ronde rehaussée de trois petits falbalas; des petits paniers bouffants sur la hanche se perdent sous une ceinture dans laquelle disparaît aussi le bord du corsage qui se boutonne derrière et se garnit d'un fichu de tulle plissé et croisé; manche de tulle très enlevée au-dessus de l'épaule. La jupe fait un peu la cloche, un tout petit peu, assez pour faire deviner qu'il y a un mince cercle d'acier passé dans l'ourlet.

Décrivons encore ce costume en crêpe de Chine crevette et blonde blanche.

La souplesse du crêpe de Chine donne de jolis

effets de plis, plis moelleux qui tombent avec grâce, aussi la façon était-elle drapée. Une tunique en crêpe de Chine était relevée en peplum sur la jupe de taffetas, celle-ci couverte par un très haut plissé de crêpe de Chine. Le corsage entièrement drapé sous un devant-veste arrêté carrément au-dessus de la taille. Une draperie jockey pour manche.

Les fêtes cynégétiques vont nous montrer des robes très élégantes, bien qu'on affirme que la chasse à l'électeur fera tort à l'autre, c'est affaire de goût; les perdrix, les cailles et les faisans ne s'en plaindront pas.

J'ai déjà parlé de la joaillerie française et j'y reviens pour vous décrire ce que, à notre avis, il y a de plus artistiquement beau à notre Exposition. Je veux parler de ces remarquables dentelles en joaillerie souple sur tulle platine inoxydable; c'est un travail de fée, fait de main d'artiste. Cette dentelle s'appliquera devant le corsage; elle est haute de cinq, quatre et trois centimètres. Sur le fond de tulle qui est en platine, s'enlève un dessin de fleurettes qui fait relief comme le vieux point d'Alençon, fleurettes, feuillage et tiges sont en diamants sertis dans un imperceptible fil d'or. Le bord dentelé par de plus gros diamants accuse une dent formée de fleurettes. C'est une vraie dentelle, dentelle de diamants qui surpasse tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Cette parure se complète de jockeys qui poseront sur le haut du bras dont ils prennent la forme. Quand on a vu pareil chef-d'œuvre, les autres expositions vous laissent froide, j'entends les étrangères, Buda-Pesth exceptée, cependant.

CORALIE L.

Explication des Gravures noires (pages 73 et 75)

Costume en velours vert bouteille pour petit garçon de 3 ans et plus. — Jupe en velours largement plissée et long gilet aux pointes abattues assujetties à la veste; une ceinture plus bas que la taille. Galon au contour et boutons dorés.

Pardessus en drap à carreaux bruns, bleus et gris. — Forme droite à peine cintrée, doublure de vigogne; poches devant, une plus petite au-dessus de celle de gauche. Deux petits collets superposés avec un col brisé se ferment par une olive. Le tout tient ensemble, mais peut être indépendant du pardessus.

Costume en drap fauve pour petit garçon de 5 ans et plus. — Culotte large serrée au-dessous du genou et veste ouverte sur une chemisette de même drap plissée de l'encolure à la poitrine; là, les plis sont arrêtés par un biais qui forme chevron et, au-dessous, la chemisette devient bouffante et se retourne à la taille. Col, revers, parement et petite basque sont en velours chasseur fauve.

Costume marin pour petit garçon de 4 ans et plus. — Drap gros bleu. Culotte ronde; la blouse en molleton à rayures crème, se fronce et s'enferme dans le pantalon sur la ceinture duquel elle retombe en bouillon. Pièce assortie, les rayures mises horizontalement. Col en drap brodé d'un point anglais crème.

Costume en pékin à rayures brochées et motrées vert-de-gris et vieux rose, et faille vert-de-gris unis. — Sous-jupe en taffetas et jupe en faille, avec le milieu du tablier en pékin cerné par de larges plis creux. Sur le côté, rayures brochées posées en biais sur la jupe qui est plissée. Corsage en uni à petit postillon, froncé devant à la taille, fermé de côté avec le bord rejeté en revers-châle. Une pièce faite de pékin remplit l'ouverture et se monte à un col droit. Jockey mi-partie pékin, mi-partie faille; la faille plissée transversalement fait le milieu. Le parement en pékin est découpé en angle à son bord supérieur.

Explication
de la
Gravure coloriée
4744

COSTUMES D'AUTOMNE

Costume en cachemire Bordeaux. — Jupe plissée de larges plis creux, un pli beaucoup plus large à droite pour former le panneau décoré d'une belle broderie de soutache noire; à droite, au-dessous de la ceinture de satin noire montée au bord du corsage, la jupe a cinq rangs de fronces. Une chemisette froncée est cernée par la broderie en soutache du bord du corsage. Dentelle noire rabattue en colletterie. La manche-gigot, plate dans le bas, avec un bracelet en soutache. Bottes vernies. Chapeau en feutre noir garni de plumes et d'un nœud en ruban de gaze et satin noir. Gants de Suède.

Pardessus réserviste pour petit garçon de 7 ans et plus. — Trois collets mobiles; une ceinture de drap comme le



Costume en pékin à rayures brochées et moirées vert-de-gris et vieux rose, et faille vert-de-gris uni.
De Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

pardessus, resserre l'ampleur. Parement à la manche.

Costume en lainage gris uni et à carreaux — Tablier drapé à carreaux. Lés de derrière en uni, ainsi que le pli de côté qui fait panneau avec une poche mi-partie à carreaux, mi-partie unie; boutons posés en biais cousus sur le parement de la manche et la poche de la veste. Chemisette à carreaux prise dans une ceinture en uni qui fait double pointe. La veste en uni fermée sur la poitrine par un bouton; les angles arrondis et fuyants; col-châle. Bottes en chevreau mat. Gants de Suède. Chapeau tendu de velours, avec le bord relevé et tendu aussi de velours; un oiseau posé devant.

Costume en drap gris fer foncé pour petit garçon de 6 ans et plus. — Culotte froncée au-dessous du genou. Grand gilet en drap gris pâle avec ceinture-patte. Jaquette à plis ouverte de l'encolure au bas. Col rabattu. Parement à la manche.

CHRONIQUE



ES mêmes journalistes qui étaient allés — modestement — visiter la chambre du schah dans les plus petits détails, sondant ses tiroirs encore ouverts, regardant sous son lit et faisant subir des *interviews* à ses meubles de toilette les plus intimes, ces mêmes journalistes se sont avancés à plusieurs milles en mer au-devant d'Edison, ce dont je suis loin de les blâmer d'ailleurs.

L'Américain, tout me porte à le croire, s'est montré pour eux plus communicatif que n'avait été Nassr-ed-Din, car c'est là le suprême défaut des monarques d'Orient : ils ne comprennent pas encore

le journaliste. Aussi Sa Majesté Persane me paraît n'avoir obtenu qu'un demi-succès à Paris. Ah ! sire, le succès ne vient pas tout seul !...

Edison, au contraire, connaît les journalistes à fond. Il les connaît probablement encore mieux qu'ils ne s'en doutent eux-mêmes, si bien que, dès le lendemain de son arrivée, ce n'était qu'un cri :

— Le schah de Perse ? Une belle affaire ! Qu'est-ce que le roi de quelques millions d'hommes à côté du roi de l'électricité ! Mais pourquoi M. Carnot, qui est allé au-devant du premier avec sa cavalerie, n'est-il pas allé au-devant du second avec son Académie des sciences ?

Le lendemain de l'arrivée d'Edison, sur les trois heures après-midi, les journaux de la veille au soir

apportèrent cette note dans le coin très reculé de province où je reçois l'hospitalité. Par là-dessus je dormis, puis, à mon réveil, j'essuyai la bordée nourrie des journaux du matin, chargés de la même mitraille. Vingt-quatre heures plus tard, ce fut le tour de mes journaux à moi, renvoyés par l'affection vigilante de mon concierge. Puis, le samedi, arrivèrent les journaux du chef-lieu de département, du chef-lieu d'arrondissement, du chef-lieu de canton, reproduisant leurs illustres confrères. Enfin, le dimanche, monta le flot des journaux illustrés, apportant non plus l'enfance d'Edison, la jeunesse d'Edison, l'âge mûr d'Edison, les découvertes passées et futures d'Edison, mais Edison lui-même, ou du moins son image... Oui, mon Dieu! c'est vrai; il ressemble à M. Bardoux.

Il faudrait n'être pas femme, il faudrait n'avoir pas plus de nerfs qu'un donneur d'eau bénite pour ne pas comprendre ce qui m'arrive. J'ai une forte indigestion d'Edison et de chronique... et il me faut faire de la chronique! Imaginez une cuisinière ceignant d'une main languissante son tablier, au lendemain du jour où elle a goûté plus que son sou de la cuisine des autres.

Ah! du moins, fuyons pour une fois les sauces frelatées de la chronique parisienne. Repaissions-nous avec délices de l'honnête pot-au-feu rural. Quittons le palais pour le chaume, le téléphone pour la charrue, l'électricité pour l'engrais: faisons subir des *interviews* aux paysans.

Les pauvres! Jamais ils n'ont été si maltraités — littérairement! — que depuis l'aurore du grand soleil de l'égalité républicaine. Les chansons du Chat-Noir, les « œuvres puissantes » de Zola, les « études bien fouillées » des auteurs qui ont la spécialité de la *paysannerie*, tout ce qui s'occupe d'eux les représente comme un composé, par portions égales, d'imbécillité et de vice. La plupart des romanciers les ignorent, n'admettant que des ducs et des marquises pour personnages principaux, tout au plus quelques nobles non titrés pour les rôles de comparses. Quant à moi, je vis depuis quelques semaines au milieu de braves gens très crédules, très ignorants, très pauvres et très incapables, neuf fois sur dix, de comprendre une phrase un peu longue de français. Je veux parler des paysans des Landes. Mais, qu'on se rassure, il n'est pas question de chanter leurs vertus. Je connais mon siècle et, pour concilier la sympathie à mes amis, je vais les faire voir sous un jour inattendu: comme les socialistes les plus pratiques qui soient au monde.

Ces gens-là, ou plutôt les ancêtres de leurs ancêtres, ont trouvé tout simplement la formule de ce grand problème de l'association qui a fait publier tant de volumes, voter tant de lois et... décorer tant d'économistes. Leur formule, à eux, s'appelle le voisinage. Peut-être allez-vous juger comme moi que rien n'est plus intéressant, si vous voulez bien m'écouter quelques minutes.

Et d'abord, faites-vous l'idée du pays. A peine, autour du clocher des paroisses, fort disséminées, se serre une agglomération de quelques *feux*. En dehors de ces embryons de villages, les habitations des cultivateurs sont répandues presque également,

à la distance moyenne d'un demi-quart de lieue. Dans chacune de ces maisons, un seul ménage, rarement propriétaire du sol, et une paire de bœufs. En somme, ce serait l'isolement le plus complet et la pauvreté la plus grande, sans « les voisins ».

Car le voisinage, ici, n'est pas le simple fait matériel du rapprochement de deux exploitations agricoles. C'est un ensemble de devoirs constituant une fonction véritable et résultant d'usages immémoriaux. Chacun de ces ménages, disséminés dans la plaine immense, a ses voisins formant une petite troupe d'auxiliaires tenus au service gratuit et obligatoire, obéissant aux ordres d'un chef: « le premier voisin ». Chose à remarquer, le premier voisin, pour telle maison, est l'individu habitant telle autre maison désignée d'une façon impérative par la tradition perpétuée de siècle en siècle. Vingt demeures plus rapprochées pourront se bâtir autour de la vôtre; leurs habitants seront vos voisins, mais votre *premier voisin* sera toujours l'habitant de la maison privilégiée, laquelle, à l'origine, se trouva être la moins distante de celle qui vous abrite!

Enfin, voici un phénomène plus bizarre encore et surtout plus touchant: Deux membres de la même famille peuvent se brouiller, ici comme ailleurs. Mais, s'ils sont ou s'ils deviennent voisins, la brouille n'existe plus *au point de vue du voisinage*. Vous célébrez la noce de votre fille: vous n'inviteriez pas votre père que des questions d'intérêt vous ont aliéné; mais, comme voisin, il a sa place marquée à votre table, et *il l'occupera toujours*.

La veille du mariage, les voisins de la mariée ont attelé leurs bœufs pour conduire l'armoire de la jeune femme et son linge au domicile de l'époux, *où elle n'a pas dû mettre le pied depuis les accordeuses*. Les voisines ont rangé les nippes, fait bénir la chambre, préparé le lit nuptial. Au retour de l'église, où chaque futur s'est rendu de son côté à la tête du cortège de ses voisins, la noce trouve la maison fermée si c'est une métairie (cas le plus ordinaire). Mais « le maître » est là. Il ouvre la porte, introduit l'épouse à son bras et lui souhaite la bienvenue. Celle-ci, à son tour, conduit « le maître » devant son armoire et on ouvre les battants « pour montrer qu'elle n'arrive pas les mains vides ». Alors a lieu le repas, dû au talent culinaire des voisines, lequel réunit tous les voisins sous la présidence du « maître ». Le « premier voisin » a couru le pays, les jours précédents, pour faire les invitations.

A la naissance d'un enfant, les voisines s'empressent de visiter la mère et le poupon. C'est le *premier voisin* qui est allé prévenir le médecin et qui se tient prêt à exécuter ses ordres. La *première voisine* aura pour mission de porter le bébé à l'église et de faire cuire le dîner du baptême, dont elle fait les honneurs, comme de raison. Voilà, vous l'avouerez, une femme bien occupée.

Mais c'est surtout en cas de maladie qu'éclate le mérite de l'institution. A la première manifestation du danger, le service des garde-malades s'organise de lui-même. Chaque nuit quelques voisines veillent, toujours assistées d'un voisin, prêt à courir à l'aide. On se relaye méthodiquement, sans qu'aucun des membres de la famille ait besoin de dire une parole

ou d'exprimer un merci. Le danger augmente-t-il, on dépêche le voisin au presbytère. Et considérez la délicate pitié de cet usage : une fois que le Saint-Viatique est entré dans la maison, les voisines qui, jusqu'à ce moment, tricotaient leurs bas tout en remplissant leur rôle charitable, ne doivent plus se livrer à aucun travail.

Malgré tous les soins, le pauvre malade a succombé. Aussitôt le « premier voisin » prend possession de la maison mortuaire, car les parents, dans une immobilité morne, sont réunis à la cuisine dont le feu a dû être éteint. Mais ils peuvent pleurer tout à leur aise : le « premier voisin » est là. Par ses ordres, quelques simples voisins sont déjà partis pour convoquer la famille aux funérailles, et quelques-uns ont de rudes courses à fournir. D'autres s'occupent du défunt, l'ensevelissent et veillent son corps; d'autres soignent le bétail. Chacun, s'il a faim, mange une croûte de pain sur le pouce, car préparer le moindre aliment serait une infraction grave à l'étiquette. Enfin les voisins creusent la fosse et portent le pauvre mort à l'église, puis au cimetière, après quoi ils escortent la famille jusqu'à la maison visitée par le chagrin.

Mais ne croyez pas que tout est fini. Le dimanche suivant, voisines et voisins sont à cette même porte, tous en deuil. Ils accompagnent la veuve et les orphelins à la grand'messe, puis vont avec eux prier

sur la tombe fraîchement fermée et les reconduisent à leur demeure. Au bout de l'an, ils accompliront le même pieux office.

Enfin, détail de mœurs touchant parmi tous les autres, pendant plusieurs semaines le voisin porte le deuil de son voisin (et le maître celui de son domestique).

Les fonctions des voisins ne sont, ordinairement, ni aussi gaies ni aussi tristes que celles dont je viens de faire la peinture. Pour tous les « coups de collier » de la culture, fenaison, récolte du froment ou du maïs, vendanges, déménagement d'une métairie dans une autre, charroi de matériaux pour une construction, les voisins se concertent, se réunissent et s'associent. L'un fournit ses bras et ceux de ses enfants; l'autre les bœufs et le char. En une journée, telle besogne est faite qui, sans cette union d'efforts, demanderait plus d'une semaine. Il va sans dire que toute cette corvée s'accomplit gratuitement, sans autre rétribution que la nourriture — plus que frugale — et que chacun paye le tribut à son tour.

Voilà-t-il pas des gens très sages, très avisés et très estimables? Et ces mœurs reculées ne délassent-elles point du bruit de la grande usine parisienne, chauffée à toute vapeur, en ce moment, par deux terribles chaudières : l'Exposition et la Politique?

CONSTANCE.

La Fille du Cacique

(SUITE)



NE demi-heure après, M. Martini et son guide couleurent de suie, chevauchaient allègrement dans la direction du *Gran Chimú*, questionnant en vain les passants sur don Francisco.

— Sauf le respect que je dois à Votre Seigneurie, dit enfin, s'adressant à M. Martini, une vieille négresse toute dépenaillée qui vendait des *dulces* (confitures) et de la *chicha* (boisson d'orge fermentée) au bord du chemin, sauf votre respect, j'ai aperçu tout à l'heure le baudet du *padre* que le fils de ma voisine Mercédès tenait par la bride. Vous savez, le petit Lazzarro? Eh bien! si l'âne est par ici, le maître n'est pas loin... Voyez donc aux abords de la *huaca de Tolédo*; je serais très surprise si celui que vous cherchez n'était de ce côté. N'aurait-il pas été porter les derniers sacrements à la fille de Christoval qui se meurt des fièvres malignes?

— Mille grâces! brave femme, cria M. Martini à la pauvre femme, en jetant sur son pagne quelques pièces de menue monnaie.

Et les chevaux s'élancèrent au galop, s'engageant dans un sentier qui conduisait au tombeau ou *huaca*

de Tolédo, l'une des nécropoles les plus fameuses de cette contrée si connue des archéologues américains.

Ils arrivèrent, au bout de vingt minutes, devant une maisonnette en briques couverte de joncs et percée d'ouvertures grossières.

— C'est là qu'habite la fille de Christoval, dit le nègre Pedro. Que Son Excellence me permette de mettre pied à terre pour aller voir si le révérend père est auprès de la *nina*.

— Prends cette lettre, répondit M. Martini, en donnant au guide la missive du père Antonio Paz, et remets-la à son destinataire, s'il se trouve dans cette case.

Demeuré seul sur la route, M. Martini monta sur une colline voisine et regarda devant lui.

Sous les feux d'un soleil éclatant, à un kilomètre ou deux de distance, il aperçut alors des ruines imposantes qui s'élevaient sur trois terrasses superposées et semblaient descendre jusqu'à la mer dont les flots brillaient comme l'acier bleui. Plus près, sous la forme d'une pyramide géante dont les angles s'effritaient au souffle du vent, se dressaient dans les airs les restes encore remarquables de la *huaca de Tolédo*.



COSTUMES DE DINER DE MADAME GRADOZ, 67, RUE DE PROVENCE.

Costume en faille royale réséda brodé de roses. — Jupe en faille garnie tout autour d'une ruche découpée; une seconde au tablier seulement. La tunique est Louis XV, ouverte devant, avec le bord droit formant spirale; celui de gauche tombe verticalement; une broderie au bord et au bas. Corsage froncé en gerbe s'écartant sur un plastron brodé légèrement décolleté. Un col brodé, ainsi que la ceinture qui simule une basque. Un poignet brodé surmonté d'une rosace brodée, à la manche qui est un peu drapée dans le haut.

Robe de château en armure de soie noire et pékin noir et vert-de-gris. — La demi-traine s'avance en pointe; de chaque côté un pli godet auquel s'arrête le tablier qui est en pékin et relevé régulièrement à la taille, ce qui casse les rayures. Le corsage est uni avec une draperie en pékin qui fait plastron; un nœud papillon, de côté, à l'encolure un peu dégagée. A la manche un crevé et une draperie en pékin.



COSTUMES DE VILLE DE MADAME PELLETIER-VIDAL, 17, RUE DUPHOT.

Costume en faille marine et moire bleue. — Milieu du tablier en pékin moiré et satin; de chaque côté la jupe est plissée de deux plis couchés, puis de larges plis creux. Devant du corsage en pékin lacé, avec une draperie en uni qui prend du dessous du bras et de l'épaule, et se ramasse de plis à la poitrine où les deux côtés sont réunis par une traverse; cette façon dégage l'encolure et le bas du corsage; le dos en uni. A la manche un peu bouffante parement en pékin.

Costume Empire en cachemire gris de deux tons et broderie norvégienne. — Le devant de la jupe, en ca-

chemire gris de ton moyen, reçoit une broderie au-dessus de l'ourlet du tablier; lés de derrière de ton foncé avec une spirale faite d'un demi-lé qui descend de la taille au bord de la jupe et est rapportée dans un pli; ceci pour les deux côtés. Corsage froncé de ton moyen pour le devant qui est pris dans une haute broderie faisant corselet. Pièce brodée et revers de ton foncé, comme le dos et la manche plate; le gigot de ton clair. La broderie, très originale, donne un très fort relief dû à la ganse ronde et large dont elle est faite.

Le voyageur, absorbé dans la contemplation de ce spectacle, ne s'aperçut pas du retour de Pedro, accompagné d'un religieux portant l'habit de Saint-François.

Tout rondelet, mais d'une physionomie bienveillante et calme qui imposait le respect en même temps que la confiance, dom Francisco, tenant encore à la main la lettre de son pieux ami de Lima, alla familièrement frapper sur l'épaule de M. Martini qui fit brusquement volte-face en se confondant en excuses.

— Je vous demande bien pardon, mon père, dit-il au capucin en se découvrant, mais la vue de ces vestiges de la civilisation si avancée des Incas m'absorbait complètement. C'est grandiose !

— Rien ne peut m'être plus agréable qu'une pareille distraction ou plutôt abstraction de votre part... L'antique domaine des rois Chimus est une des gloires de mon pays. Vous avez choisi, sans le savoir, un des points les mieux placés pour pouvoir embrasser l'ensemble de *Gran Chimu* sans bouger de place. De cette hauteur vous apercevez, en effet, le palais des souverains avec ses galeries, ses murs ornés de bas-reliefs et peints de couleurs encore vives ; au-dessous, les temples, les places, les rues s'entrecroisant régulièrement, les enceintes énormes séparant les quartiers ; puis, là-bas, tout là-bas, le labyrinthe aux méandres inextricables maintenant à ciel découvert, jadis plongé dans l'obscurité sous un toit de lattes enduites d'argile. Autour de cette cité splendide, si largement comprise, qu'égayait la verdure de jardins innombrables depuis longtemps disparus, qu'arrosaient mille canaux alimentés par un aqueduc, merveille de l'art Inca, vous pouvez contempler encore les huacas d'Opispo et de la Esperanza, qui font concurrence à celle de Tolédo et n'ont d'ailleurs pas été plus épargnées qu'elle par le pic des pilliers de tombes. Encore, si toutes ces richesses enfouies autrefois par les infidèles profitaient à ceux qui manquent du nécessaire, à mes enfants les pauvres ! Mais non ! ceux qui découvrent ces trésors ne songent jamais à en abandonner quelques parcelles aux malheureux.

Le moine parlait avec véhémence, en levant les bras vers le ciel ; puis, tout à coup, reprenant plus tranquillement :

— J'oubliais, seigneur étranger, fit-il en tendant la main à M. Martini, l'objet principal de votre visite, dont le père Antonio me dit un mot dans sa lettre. Excusez-moi ! vous venez de me mettre involontairement sur l'un des sujets qui m'empoignent le plus. Je n'ai rien à faire ici, désormais ; la pauvre fille que j'étais venu confesser est morte dans mes bras. Partons vite pour arriver à Trujillo avant l'heure de votre dîner. Justement, voici mon baudet que l'on m'amène.

Et, avec un bon sourire, il enfourcha prestement sa monture.

— Si je ne me trompe, dit dom Francisco en faisant prendre le petit galop à son âne pour qu'il pût suivre les chevaux dont l'allure était en même temps ralentie par leurs cavaliers, vous désirez que je vous aide à découvrir, aux environs de la ville, une famille indienne du nom de Rumi-Nahui ?

— Parfaitement...

— Eh bien, mon camarade Antonio a été singulièrement inspiré en vous adressant à un vieux coureur de grandes routes comme votre serviteur. Je connais, à dix lieues à la ronde, tous les chrétiens du pays, surtout les gens de couleur qui sont particulièrement mes protégés. Les Rumi-Nahui, il y a quelques vingt ans, se trouvaient encore assez nombreux à Moche, village appartenant à une tribu indienne restée à demi indépendante et éloigné à peine d'une demi-lieue de Trujillo.

— Nous sommes passés devant Moche en venant de Salaverry ?

— Justement... mais vous n'auriez plus trouvé là, si vous aviez eu l'idée de vous y arrêter, qu'un vieillard presque centenaire, dernier représentant de la famille des Rumi, qui va s'éteindre avec lui. *Fernando le Vieux*, comme on l'appelle communément à Moche, m'a bien dit qu'il avait encore un petit-fils marié aux environs de Callao, mais j'ai cru comprendre qu'il était brouillé avec ce descendant dont l'union avec une métisse aurait été désapprouvée par sa famille.

— Fernando ne reverra jamais ce petit-fils qui est mort en soutenant vaillamment l'honneur du drapeau péruvien.

— Vraiment ? Et la femme qu'est-elle devenue ?

— Massacrée, elle aussi, pendant la guerre !

— Miséricorde ! Et avaient-ils des enfants ?

— Oui, une fille leur restait, Mariquita. Cette fille est devenue la mienne ; je l'ai recueillie alors qu'elle se trouvait sans soutien, je l'ai soignée de mon mieux. Elle a aujourd'hui dix-sept ans. C'est une jeune fille intelligente, vive, d'un cœur excellent, mais Dieu l'a douloureusement éprouvée : elle est infirme.

— Ah ! et elle habite actuellement Lima ?

— Pas en ce moment, car elle m'attend, à l'heure qu'il est, à l'hôtel de la Patria, à Trujillo.

— Comment ? vous l'avez emmenée avec vous jusqu'ici ?

— Mais oui ! C'est une intrépide qui voulait absolument contempler la terre où ont vécu ses aïeux.

— Elle a bien le caractère des siens alors, en dépit de la mésalliance de son père. C'est une bonne indienne ; cela plaide en sa faveur !

— Croyez-vous, sincèrement, que je puisse conduire Mariquita à son arrière-grand-père sans l'exposer à une scène regrettable ? Ce vieillard, déjà sur le bord de la tombe, oubliera-t-il, en la voyant, les préjugés de sa race ?

— Il me serait impossible de vous donner une opinion certaine sur un point aussi délicat. Mais on peut toujours essayer, si tant est que *Fernando le Vieux* puisse encore recevoir des visites, car c'est une lampe qui s'éteint faute d'huile. Il ne sort plus de sa case et passe la journée étendu dans son hamac, attendant stoïquement la mort.

— Pourvu que nous arrivions à temps

— Espérons-le !

Cependant, les voyageurs rentraient à Trujillo tout en causant.

En quittant dom Francisco qui désirait, une fois par hasard, aller coucher au couvent, M. Martini convint

avec lui d'un rendez-vous, pour le lendemain, devant la chapelle du village de Moche.

La joie qu'éprouva Mariquita en apprenant qu'elle avait encore un parent vivant, à moins d'une lieue d'elle, fut délirante. Elle eût voulu partir immédiatement pour Moche, en dépit de la nuit et des voleurs qui infestent la route de la province, le long de la Cordillère.

Elle eut bien un serrement de cœur quand M. Martini lui apprit la cause du dissentiment qui existait entre ses parents et son arrière-grand-père, mais la pensée de voir, d'embrasser le vénérable aïeul l'emporta bientôt sur les réflexions tristes. Elle ne put fermer les yeux de la nuit tant l'impatience l'agitait.

Enfin le jour parut, les chevaux retenus dès la veille par M. Martini revinrent bientôt de l'abreuvoir, et après un léger repas, la Cholita accompagnée de son père adoptif prit le chemin de Moche.

Ils y arrivèrent en quelques instants.

Dom Francisco, fidèle à sa promesse, arpentait de long en large la place du village, devant l'oratoire, en lisant son bréviaire à haute voix.

— Hâtons-nous, dit-il à M. Martini dès que celui-ci l'eut rejoint, car *Fernando le Vieux* ne passera probablement pas la journée. La vie chez lui s'éteint d'heure en heure, le digne homme va rendre son âme à Dieu. Je me suis fait annoncer ; il m'attend sans se douter de rien... Tout en le préparant au grand voyage, je lui ménagerai peu à peu la joie de revoir, avant de fermer les yeux, l'enfant de son petit-fils. Je veux qu'il oublie, en mourant, les causes de brouille dont je vous ai parlé. Cette innocente jeune fille arrive à point.

— *Trop tard ! murmura tristement Mariquita.*

— Bénissez Dieu, mon enfant, répondit le capucin, car c'est par une faveur toute spéciale qu'il vous permet de recevoir les dernières recommandations du centenaire. Tenez, voici sa demeure qu'entourent les anciens de Moche.

La case où pénétrèrent M. Martini et Mariquita à la suite du moine, était d'une simplicité antique. Quelques meubles indispensables, une table, des sièges en bois, des ustensiles de cuisine en terre rouge, des armes de guerre appendues aux murailles attiraient seuls les regards, avec un grand hamac fait de fils d'aloès et accroché en diagonale aux deux extrémités de la pièce.

Dans ce hamac était blotti *Fernando le Vieux*, les mains jointes, les yeux fermés, comme s'il eût été déjà frappé par la mort. Deux indiens, assis sur la dure, veillaient près du doyen du village ; ils se levèrent respectueusement à l'approche du capucin en regardant avec inquiétude les étrangers qui se trouvaient à ses côtés.

— Fernando, dit alors le moine avec autorité, Dieu t'a réservé une grande joie avant de te rappeler à lui. Réveille-toi !

— Qui m'appelle ainsi ? répondit le vieillard d'une voix faible. Et pourquoi me réveillerai-je ? Quelle joie le Seigneur peut-il donner à un mourant, hormis le saint-viatique ?

Puis, se soulevant péniblement, il ouvrit à demi

ses paupières pour promener un regard terne autour de la chambre.

Il aperçut enfin dom Francisco qui s'était agenouillé à quelques pas du hamac avec M. Martini et Mariquita qu'il venait d'introduire.

— Ah ! c'est vous, mon père ! Soyez le bienvenu, approchez-vous et oignez mes membres de l'huile consacrée... Je n'ai plus que quelques moments à passer sur cette terre. Mais quels sont ces étrangers ?

— Fernando, répondit le religieux d'une voix claire, te souvient-il de ton fils Miguel et de ton petit-fils ?

— Ne me parlez pas de ce dernier, interrompit le mourant d'un ton courroucé. Il a brisé les traditions de la famille, il s'est marié contre l'avis de son aïeul et sans écouter les remontrances de son père !

— Je viens t'apporter les divins enseignements du Dieu qui pardonne, Fernando ! reprit gravement le capucin. Regarde à ta droite... Les traits de cette jeune fille, ses yeux surtout, ne te rappellent-ils pas le visage de ton Miguel et de son fils que tu aimais bien autrefois ?

Le dernier des Rumi-Nahui, à ces mots, se leva sous l'empire d'une émotion profonde et, assis sur le bord de son hamac, soutenu par dom Francisco lui-même, il mit une main au-dessus de ses yeux pour mieux fixer Mariquita qui s'approchait toute tremblante.

Alors le religieux se pencha vers l'oreille du vieux chef et causa lentement avec lui, en faisant les demandes et les réponses dans le patois du pays pour lui épargner toute fatigue et le mettre plus à l'aise vis-à-vis des visiteurs dont la venue le troublait.

Les Indiens qui se trouvaient dans la maison étaient déjà sortis sur un simple geste du capucin.

Le visage émacié du centenaire semblait reprendre un peu de vie à mesure que dom Francisco parlait. De grosses larmes coulèrent enfin de ses yeux. Il ouvrit les bras.

— Viens à moi, fille, dit-il à Mariquita, et prends mes dernières tendresses. Sois heureuse, toi qui as voulu retrouver tes parents et fouler cette terre où vécut jadis ta race dans la prospérité et les honneurs. Tu es bien de mon sang ! Que Dieu me pardonne comme je pardonne à la mémoire de ton père !

— Ainsi soit-il ! répondirent les assistants en baissant pieusement la tête.

Il y eut un silence.

Mariquita, légèrement appuyée contre l'épaule de son arrière-grand-père qu'elle tenait en équilibre avec l'aide de dom Francisco, pleurait et baisait les cheveux blancs du centenaire.

Le mourant, s'adressant au religieux, coupa court à cet attendrissement.

— Donnez-moi quelques gouttes de votre élixir de vie, *padre*. Je voudrais parler encore un peu ; il le faut !

Dom Francisco sortit de sa sacoche une petite bouteille remplie d'un cordial de sa composition bien connu des gens du pays, et il approcha le flacon des lèvres de l'Indien.

Celui-ci aspira quelques gorgées et se ranima peu à peu. Regardant Mariquita, il reprit :

— Ma petite-fille, j'ai une révélation suprême à te

faire, un secret important à te dévoiler, qui serait certainement descendu avec moi dans la tombe, si Dieu ne t'avait pas désignée pour assister à mes derniers moments... Seul, mon confesseur peut entendre avec toi.

M. Martini, très impressionné par cette scène émouvante, s'était machinalement assis dans un coin de la case. Comprenant qu'il devenait importun, il se dirigea vers la porte.

— Cet homme est mon second père, mon protecteur vénéré et bien-aimé, dit alors très doucement Mariquita à son aïeul. Permits qu'il reste! Tous mes secrets sont les siens, je ne pourrai jamais rien lui cacher.

— Que ton désir soit satisfait, répondit *Fernando le Vieux*, mais ne m'interromps plus, car je sens la mort qui vient... Sache donc, ô fille, qu'à cinq cent vingt pas de cette maison, en suivant le torrent de la plaine de Moche, et à mille pas de la huaca de la Luna, environ, sous le figuier qui s'élève au milieu d'un buisson d'épines, se trouve enseveli, avec les restes d'un de nos ancêtres les plus fameux, le dépôt sacré des trésors de la famille... Soustrais les dépouilles des morts aux recherches impies des voleurs de cadavres, enterre leurs ossements! Tous les trésors sont à toi, car tu es bien la dernière de notre race! Tu en donneras la dixième partie aux pauvres... pour le salut de mon âme... Adieu!

Et retombant sur sa couche, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, le vieillard s'éteignait doucement.

Les funérailles de *Fernando le Vieux* furent solennellement célébrées par toute la population du village de Moche, exclusivement composée d'Indiens d'une pureté d'origine très remarquable dans un pays où les croisements de races sont si fréquents.

Mariquita n'était pas encore remise des émotions de son entrevue dernière avec son aïeul, que dom Francisco, chargé de procéder aux fouilles de concert avec M. Martini, se mettait à l'œuvre avec des campagnards de ses amis et plusieurs capucins de son couvent. Ne s'agissait-il pas de travailler pour les pauvres en même temps que pour une compatriote?

C'était par une de ces nuits claires et paisibles comme on en voit souvent sous les Tropiques; les torches que les moines avaient plantées en terre, autour du figuier désigné par le mourant, dressaient leurs longues flammes rougeâtres sans qu'aucun souffle de brise vînt les lécher.

La butte de sable qui recouvrait la huaca fut facilement enlevée, grâce au zèle et au nombre des travailleurs; les moellons sautaient déjà sous les leviers habilement maniés par les capucins.

Dom Francisco s'approcha alors et visita avec soin une fosse qui se trouva bientôt à découvert.

— Venez, dit-il à M. Martini, et regardez... Nous venons de détruire la pointe de la pyramide; nous n'avons plus qu'à déblayer l'intérieur du puits mortuaire qu'elle contient dans ses flancs. C'est bien une sépulture princière. Les ouvriers s'occupent mainte-

nant de mettre à nu le revêtement en latte qui cache les premières momies, des gens de peu, fit-il en souriant, des domestiques de l'ancien *Cacique*... Plusieurs étages de momies nous séparent encore des restes de ce guerrier fameux... Plus nous nous rapprochons de lui et plus les dépouilles prendront de l'importance; aux gens de service succèdent en effet les parents, puis la femme, enfin les enfants du maître du tombeau. Nous n'arriverions pas facilement au bout de cette huaca si nous n'avions à notre disposition autant de gens de bonne volonté, car la pyramide est certainement très profonde.

Le tombeau fut vidé en quelques heures par les travailleurs qui mettaient à l'exécution de leur besogne macabre une ardeur toute fébrile.

Les momies furent retirées avec soin des gradins où elles reposaient séparément, entourées d'objets de tout genre, ustensiles de ménage ou de pêche, armes, frondes, haches en bronze, idoles en bois et en pierre, étoffes d'un curieux tissu rappelant les plus anciennes tapisseries connues.

Enfin, au fond du vaste entonnoir que formait l'intérieur évidé de la pyramide peu à peu débarrassée de son contenu, dom Francisco lui-même donna le dernier coup de pioche...

On était arrivé à une toiture plate en roseaux tressés qui devait abriter, au dire du capucin, le réduit servant d'asile à la momie du Cacique en l'honneur duquel la huaca avait été construite.

M. Martini, qui était descendu, lui aussi, au fond du puits, suivait d'un œil anxieux les moindres gestes de dom Francisco.

— Voyez! s'écria celui-ci en soulevant d'un seul coup de pioche la faible cloison qu'il avait devant lui.

Dans une niche carrée, formant le compartiment inférieur du monument funèbre, la momie du chef, toute grimaçante sous ses cheveux noirs parfaitement conservés, reposait au milieu de mannes, de coffres, remplis de bijoux merveilleusement ciselés, et d'une quantité de vases précieux d'où débordaient, en monceaux, les lingots d'argent et les paillettes d'or pur.

Le soleil levant, égarant un de ses rayons dans les profondeurs de cette sépulture, fit luire aux yeux des moines émerveillés un des trésors les plus considérables qui aient été trouvés jusque-là dans les nombreux tombeaux de l'*arenal* ou plaine de Moche, si féconde en surprises de ce genre.

Après avoir donné très largement leur part aux pauvres de Trujillo et payé au fisc des droits exorbitants, Mariquita se trouva encore à la tête d'une fortune digne d'une souveraine.

... — Alors, Mariquita, vous êtes millionnaire? s'écria Georges gaiement.

— La découverte d'un trésor c'est charmant! répartit Maria. Quel effet vous a produit la vue de ces richesses?

— Elle a été d'une tranquillité surprenante, en vérité, répondit M. Martini.

— L'ouverture d'un tombeau, même pour y puiser de l'or, n'a rien que de très grave, ajouta Mariquita,

et je n'y ai consenti qu'afin de remplir les volontés de mon grand-père. Il tenait évidemment, avant tout, à préserver ce dépôt sacré des larcins des étrangers qui, sans avoir aucun droit sur les biens de nos ancêtres, s'emparent chaque jour davantage de leur patrimoine.

Perrine entra alors brusquement.

— Il faudrait pourtant souper ! dit-elle. Vous venez d'arriver et mon maître est exténué. Le bouillon de vos sorciers de là-bas ne vaut pas mon pot-au-feu ! C'est égal, *mademoiselle la Cacique*, votre histoire ressemble à celle des veillées de ma grand'maman.

Puis, quand elle fut seule, la vieille servante ajouta :

— *Ma fine* ! Je m'attends un de ces matins à la voir droite et belle. C'est peut-être une « enchantée ».

A table on parla du voyage à Trujillo et des événements récents. La guerre civile continuait dans l'Equateur, le Président ne voulant pas résilier son mandat à la fin de la période prévue par la loi pour la durée de sa haute magistrature, s'était lui-même proclamé dictateur et avait occupé militairement le port de Guyaquil avec ses fidèles.

— Ce qu'il y a de plus fort, père, fit Georges, c'est le pillage de la Banque de Guyaquil par cet ancien Président de la République devenu traître à son pays !

— Qui t'a dit cela ? lui demanda vivement son père.

— Tous les journaux de ce matin en parlent.

— Est-ce bien vrai ? répéta M. Martini avec une émotion qu'il avait peine à contenir.

— Authentique ! tout le récit est absolument officiel.

— Alors !... reprit douloureusement le vieillard.

— Alors l'ennemi a triomphé, interrompit Mariquita avec impétuosité, tandis qu'elle posait sa main mignonne sur le bras de son bienfaiteur et le serrait avec force ; puis, sans lui laisser le temps de placer

un mot : Dans les nécropoles de Trujillo, ajouta-t-elle, on ne lit pas les feuilles publiques ; on n'y vit que du passé. C'est réellement étrange, Georges, et pas fatigant, cette existence quasi-béate de Moche et de tous les environs...

La cholita parlait avec une volubilité inaccoutumée.

M. Martini semblait accablé.

— Le cher *padre* n'en peut plus ! dit Mariquita à Georges et à sa femme, en parlant à voix basse. Dans quelle excursion je l'ai entraîné ! Il ne l'avouera jamais, mais ces longues stations à la *huaca*, ces courses à cheval, ces recherches palpitantes, tout cela l'a épuisé. Il faut qu'il se repose.

On se sépara de bonne heure.

M. Martini se retira dans sa chambre après avoir embrassé ses enfants.

Quand il se vit seul, il s'assit dans un fauteuil près d'une table, courba sa tête sur sa poitrine et laissa retomber ses bras inertes à ses côtés.

L'odieux pillage de la banque de Guyaquil anéantissait ses dernières espérances. C'était la ruine !

Perrine, avertie par Mariquita, arriva discrètement et trouva son maître plongé dans ses réflexions désolantes.

Il conta tout à sa fidèle servante, d'une voix un peu voilée. Il cherchait ses mots en bégayant, terrassé par cette nouvelle si foudroyante.

— Bast ! reprit Perrine, les enfants sont jeunes et intelligents, ils se débrouilleront... M'est avis, d'ailleurs, que l'argenterie de la « Princesse » n'est pas faite pour rester au fond de ses malles.

M. Martini paraissait ne pas comprendre.

Il se mit au lit et demeura silencieux, très absorbé. Mariquita vint alors, sans qu'il l'entendit, et s'assit à son chevet.

AYLICSON ET A. MARIN.

(La fin au prochain numéro.)

SOLUTION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DU 24 AOUT :

CHARADE : *Soc rate.*

SONNET-POTRAIT : *La tragédienne Rachel.*

SYNONYMES

Trouver les mots synonymes espacés par gradation dans ce poème

Elle a besoin d'un peu de sympathie,
Car elle est seule et s'afflige souvent ;
Dans un brouillard sa jeunesse est partie
Et ses bonheurs sont effeuillés au vent...
Elle revoit sa vie en un mirage :
L'attachement des compagnons de jeux,
Les rires frais, les ébats sur la plage
Et les dangers courus sur les flots bleus.
Plus tard aussi les compagnes d'étude,
L'affection qui les liait si fort !

Et de ses sœurs l'amitié parfois rude
Qui s'affirmait sans gêne et sans effort.
Sa douce mère en un flot de tendresse
L'enveloppait, la berçait à la fois ;
Et puis l'amour et sa première ivresse
Dans le serment d'un époux de son choix.
Mais aujourd'hui plus de main qui l'étreigne !
Des jours passés que lui reste-t-il ?... Rien ?
Il reste Dieu ! Car, en son cœur qui saigne,
Elle a gardé... la passion du Bien.

Les patrons suivants seront donnés en Septembre :

- Le 7 septembre : Patron découpé : Blouse d'intérieur pour fillette.
- Le 14 septembre : Patron découpé : Redingote Restauration.
- Le 21 septembre : Album de travaux.
- Le 28 septembre : Feuille de broderies.

Pèlerine bulgare en drap. — Se brode ou se soutache entièrement, se met dans l'appartement. Le contour découpé en dents; doublure en thibet à longs poils soyeux. Les bords du devant qui font patte se croisent à la taille et s'y maintiennent par le moyen d'une tresse cousue à l'envers et que l'on fait tourner autour de la taille.

Capote en faille feutre. — La faille plissée, chiffonnée devant; une touffe de chardons et de chandelles qui forment comme une aigrette. Le bord de la toque est en petites plumes de coq frisées.



Capote en faille feutre.
De Madame Naudin, 16, rue du Vieux-Colombier.

Costume en velours chasseur et cachemire brun doré. — Devant de la jupe plissé de larges plis couchés; lés de derrière unis. Corsage-pardessus en cachemire, ouvert sur un gilet plissé en velours chasseur monté à un hausse-col qui reçoit un collier en marabout de lacet de soie éfiloché. Cette garniture se retrouve le long du bord des devants qui descendent en pointe. Ceinture-corselet en velours brun doré; coques et pans en ruban de velours sur le côté. Manche plate avec un bracelet de marabout.



5030
Pèlerine bulgare en drap soutaché ou brodé à la main.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.



Costume en velours chasseur et cachemire brun doré.

A ce numéro est joint la Gravure coloriée 4744

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24, rue Chauchat



Journal des Demoiselles

170 des de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48

Coiffes de M^{lle} THIRION, 47, B^d St Michel - Chaussures de la M^{me} KAHN, 55, r. Montorgueil - Machines à coudre
de H. VIGNERON, 70, B^d Sebastopol. — TEINTURERIE EUROPEENNE, 26, Boulevard Poissonnière.